

Journal de Fernande Aveline du 6 juin au 3 juillet 1944 - Dives-sur-mer

Suivi du journal de Pierre Aveline en évacuation à Saint-Léger-du-Bosc

Retranscrit par sa fille Mme Charlot

6 Juin

1 H du matin :

Violents bombardements aériens – descente de parachutistes Cottage Divais et Cités Rouges – un avion anglais abattu en flammes Côte de Sarlabot.

2 H accalmie

4 H nouveau et plus violent bombardement – avions très bas sillonnant le ciel en tous sens

6 H Débarquement Ouistreham

7 H nouveau bombardement région Merville.

Journée relativement calme – beaucoup d'avions – pièces allemandes réduites au silence – patrouille incessante des avions anglais au-dessus de la mer – le soir descente de planeurs – Nuit calme.

Gendarmerie et Police ramassées à 3h du matin.

Mercredi 7 Juin

Toute la journée tir de marine intense – Anglais à Dozulé – Mr Fresnay trinque avec eux chez Patry – Le jeune Panel blessé par soldats Allemands dans les jardins – Quatre parachutistes réfugiés dans baraquement Cités – un a contracté broncho-pneumonie soigné par une infirmière – un autre homme blessé dans les jardins.

Les pièces de marine donnent toujours.

Nuit calme jusqu'à 4h du matin.

Jedi 8 Juin

Réveil à 4 h du matin – grand passage d'avions – une bombe tombe sur le restaurant Lefèvre rue d'Hastings – la maison est pulvérisée – un blessé léger.

7 H du matin – combat d'avions – un avion anglais tombe sur le café Lassica (Lassica) rue G. Landry – une famille entière Corbet, le père, la mère, deux enfants sont carbonisés, l'aviateur anglais, un marocain et Lassica.

Fumée intense vers Riva.

Combat à la mitrailleuse – avions en piquet en direction du Bas-Cabourg.

6 H Bombardement Foucher de Careil par pièce marine.

7 H à 10 H – Gros bombardements marine et aviation côté Franceville – la DCA réagit violemment.

Nuit un peu plus calme jusqu'à 3h – à 3h les pièces de marine recommencent à tonner. Dans la nuit passage de mitrailleuse et de canons dans les Cités.

Les gens du Quai évacuent – les tirs de marine trop courts tombent sur l'usine et le bas de la côte.

Dans la journée de jeudi, plusieurs parachutistes Anglais blessés ont été ramassés par les Allemands.

Un parachutiste était tombé auprès de la maison de la gardienne Chapron à Périers – La bonne femme qui trayait ses vaches a eu la surprise de trouver l'Anglais qui s'était trainé jusque là où était également son vieux concubin âgé de 84 ans et gâteux. La bonne femme au lieu de le

soigner, courut à droite et à gauche – Finalement, les Allemands vinrent chercher le blessé et l'emmenèrent aux abattoirs où il expira. Il est inhumé dans le champ derrière.

Après le départ de l'Anglais, la bonne femme voulut remettre de l'ordre dans son lit qui était maculé de sang. Elle y trouva un petit bâton d'environ 10 cm de long. Elle le fit voir à son concubin qui croyait trouver un produit alimentaire, le goûta et le trouvant bon le mangea. Un quart d'heure après il était pris de violentes coliques et expirait. C'était un produit pharmaceutique pour la cautérisation des blessures.

Les gendarmes et la police ont été relâchés.

Des ouvriers Divais qui travaillaient à Laigle ont été mitraillés. 4 morts.

Vendredi 9 Juin

13 H Absence absolue d'aviation depuis hier soir – les pièces de marine donnent de temps en temps. Il est seulement autorisé de sortir de chez soi de 9h à 11h et de 16h à 18h. Les gens ont bien du mal à observer les consignes. Nous devons nous calfeutrer. Les hommes boivent – ce n'est pas très beau d'observer la mentalité de quelques-uns à quelques kilomètres du champ de bataille. Des gosses traînent dans les rues sans souci des parents du danger qui est là à tout instant.

2H Les pièces de marine recommencent leur attaque contre la pièce de Foucher de Careil. Le tir est trop court – un obus tombe à l'Hôtel de Normandie et au Centre de jeunesse des garçons. Il n'y a eu aucune victime.

16 H Bombardement vers Cabourg.

9 H du soir – violent bombardement direction Ouistreham ou Franceville – deux saucisses et des ballonnets au-dessus de Ouistreham.

On nous dit que l'on se bat toujours autour de Caen – qu'il y a eu débarquement dans le Cotentin – que Bayeux est pris.

Les hommes qui rentrent à pieds de L'Aigle disent que Lisieux est en ruine.

Les gens de Franceville sont évacués sur Cabourg – ceux de Sallenelles sont paraît-il dans les blockhaus avec les Allemands.

Nous sommes sans nouvelle de Marius à Varaville qui a été pris et repris et actuellement aux Allemands.

Samedi 5^e jour de l'invasion

Nuit du vendredi au samedi, gros passages d'avions et bombardement lointain.

3 H du matin – la pièce Foucher de Careil recommence à tirer sur Ouistreham. Les Allemands font défiler dans la route de Caen une dizaine de parachutistes anglais et un aviateur tombé en parachute. Tous ces hommes ont bonne allure. L'aviateur, un jeune et beau gars blond et athlétique, a une attitude souriante – il semble penser que c'est un petit inconvénient qui ne durera pas longtemps.

Les pièces de marine tirent toujours très mal et les obus tombent un peu partout – au Quai, les gens ont peur et quittent leur domicile pour venir coucher par chez nous.

Dimanche 11 Juin – 6^e jour.

La nuit a été calme relativement - passage d'avions sur le matin – tirs de la pièce Foucher de Careil.

11 H 5 La boutique était pleine de monde. Un avion passe à ras des toits – quelques secondes – un fracas formidable – la glace de la boutique, côté cuve, tombe – nous nous rassemblons dans la salle puis sortons. L'avion allemand (?) poursuivi par des Anglais a lâché une bombe à 50 m d'ici sur un pavillon des Cités. Les secours arrivent aussitôt.

La famille Audrieu, 5 personnes, tous tués – deux hommes qui passaient dans la rue, tués – des femmes blessées. Chez Goubin, un bébé et un jeune homme, tués – autres membres de la famille, tués. Total, 14 morts et 5 ou 6 blessés. Les jeunes de la Défense Passive ont tous fait de leur mieux et rapidement déblayé et retiré les victimes.

Les gens sont consternés – la guerre dans notre coin est une réalité meurtrière qui nous guette tous, à toute heure de jour et de nuit. Malgré nous, nous avons peur et pourtant notre secteur n'est pas le théâtre d'opérations. Ce ne sont que des accidents.

Hier soir, tirs violents de la marine sur Varaville

Lundi 12 Juin

Réveil à quatre heures du matin – tirs violents de la marine sur Varaville et Bas-Cabourg. Nous nous levons – Nono a peur – à 6h nous nous recouchons habillés et nous endormons jusqu'à 8 heures.

8 H Le père la Clochette crie qu'il n'y aura pas de distribution de pain aujourd'hui. Il faut aller chercher à la Mairie une carte de pain familiale – est distribué 50 g par personne.

De 8 à 9 h passage d'environ 1000 bombardiers – la matinée est assez calme. Je supprime les bols pour éviter le rassemblement d'un trop grand nombre de personnes dans le magasin – car les hommes boivent et stationnent et gênent le service ;

1 H de l'après-midi – le canal qui montait toujours a descendu – il paraît y avoir un courant descendant – peut-être un barrage est-il endommagé ? Nous le souhaitons fort car nous sommes fortement menacés.

Les enfants sont agacés, nerveux – ce genre de vie les décale. Nous ne les laissons pas sortir et Nono, habitué à être toujours dehors, est bien malheureux. Nous prenons aujourd'hui des mesures de rationnement. Il faut faire durer les vivres car nous ne savons combien de temps nous serons bloqués. Vu André Sallé qui revient de Bayeux. Il a été cinq jours à Bavent tantôt avec les Allemands, tantôt avec les Anglais. Les Anglais sont environ 1000 réfugiés dans le bois de Bavent. Ils servent d'arrière garde au gros des troupes qui se battent autour de Caen. Ils comptent surtout sur l'aviation pour les protéger car ils n'ont pas de gros matériel.

Les Allemands, d'après Sallé, se disent sacrifiés, pleurent et montrent les photos de leur famille. Ils n'embêtent nullement les Français qui cherchent à regagner leur domicile ou à s'approvisionner. Ils sont découragés de l'absence de l'aviation allemande. Il y en a encore de trop pour nous puisque c'est cela qui amène des accidents.

Mardi 13 Juin

La nuit du 12 au 13 a été très mouvementée – passage incessant d'avions – les tirs se rapprochent de nous – les Anglais visent très mal – des obus tombent un peu partout à Cabourg – à Dives, la petite vitesse est abîmée – un obus enlève le toit d'une maison des Cités Rouges, heureusement les gens, des Lepic couchaient en bas. Leur père avait été tué dans le

bombardement de dimanche. Chez Jacquot, ingénieur, l'entrée de la maison est abimée. Tous ces accidents effraient les gens. Le danger est partout. Les avions passent sans arrêt. Nous sommes ahuris, abrutis – beaucoup n'ont pas grand-chose dans le ventre.

Nous avons fait l'inventaire des pommes de terre et arrêté la ration de chaque jour. Heureusement, nous avons des artichauts, des fraises, des cerises et du lait. Nous mangeons café au lait matin et soir. Le beurre revient sans ticket – on le vend ici 30 ou 40 fr la livre. Jusqu'à présent, je n'ai pu en avoir qu'une demi livre – je n'ai pas le temps de faire la queue et ne veux pas y envoyer les enfants.

Vu le père de Marius Robert de Varaville. Il est réfugié avec une vingtaine de personnes dans une ferme du marais. Il y a un mètre d'eau pour y aborder. Il est descendu ici avec son jeune fils pour venir chercher du lapin. Il a passé par la voie ferrée – personne ne lui a rien dit. De Marius, pas de nouvelle. Sa maison est rasée. Il doit être parti avec une voisine, un cheval et une voiture dans la direction d'Orbec.

L'après-midi, nous arrangeons le couloir des cuves en dortoir – un grand lit dans le fond pour Grand'mère, Josette et Thérèse – le petit lit à Nono pour Simone et un lit cage pour Pierre Nono et moi. Nous ne sommes pas à l'abri des bombes mais tout au moins des éclats. De plus nous n'entendons pas les vibrations des portes et des fenêtres qui nous font tressaillir constamment.

Les avions tournent toujours sans arrêt.

9 H le soir – Bombardement des avions en piquet sur la Divette. Nous nous couchons après. Vers minuit, nous sommes réveillés par un bruit terrible – des bombes tombent pas loin de nous et pas des petites ! Les obus sifflent – Nous sommes vraiment au front. Je tremble pour la première fois – j'ai vraiment très peur. Nous restons couchés. Nono geint un peu – Simone s'inquiète les autres ne disent rien. Enfin cela se calme. Nous nous rendormons. Trois ou quatre fois nous sommes réveillés – bombardement, obus qui siffle, avions qui passent très bas.

Au matin, nous trouvons de gros éclats d'obus en nombre impressionnant dans la rue. Un éclat a traversé la toiture d'un voisin Labailly et est venu tomber au pied de son fourneau à gaz.

Nous apprenons que les bombes sont tombées à la Brèche-Buhot, chez le jardinier Lemonnier. Heureusement, il n'y a aucune victime.

Mercredi 14 Juin

Matinée : les avions passent toujours sans arrêt. On donnerait je ne sais quoi pour que cesse ce bruit qui casse nos pauvres têtes. Un soldat Polonais arrêté, trois ou quatre polonaises. On dit que l'Allemagne est en train de changer de gouvernement. Puisse cela être vrai ! Mais nous ne nous arrêtons pas à cette nouvelle – nous n'avons rien de bon à attendre en ce moment. Troarn est pris – Carentan. Les Anglais approchent aussi de Cherbourg.

Remis la clef de la villa Solange à Mr. Bourdon.

Nuit calme – cela me semble paradisiaque une bonne nuit de repos.

Jeudi 15 Juin

Matinée calme, très calme – tout le monde respire un peu. Nous mangeons de bon appétit. Hélas cela ne devait pas durer.

3 H de l'après-midi – j'étais dans la cuisine avec les enfants. Depuis un moment les avions tournaient au-dessus de nous. Tout d'un coup, une rafale. Je fais mettre tout le monde sous la table. Alors, de 2 secondes en seconde, nous essayons 7 ou 8 rafales – les portes et les fenêtres s'ouvrent – les vitres volent dans tous les sens. Tout paraît un siècle – enfin l'accalmie.

Nous nous retrouvons sains et saufs – Pierre qui était dans le pressoir accourt – Nous sortons voir – Les avions cherchaient le pont de Cabourg, mais il vient tellement bien que, malgré qu'il fit jour et qu'ils eussent lâché leurs bombe en piquet, ils ont pris en enfilade toute la route de Caen pour faire tomber leurs bombes à cinquante mètres du pont de la Gendarmerie, soit à 800 m du pont de Cabourg.

Une maison a été démolie – le propriétaire blessé à la tête – Simone Tribouillard, sa mère et sa sœur légèrement blessées. Tous les toits du quartier sont bien abimés – les portes et les fenêtres arrachées – beaucoup de maisons inhabitables.

Notre glace ronde est tombée – le carreau du couloir et ceux de la porte entre le bureau et la salle – le store de la cuisine démoli.

Nous devenons nerveux, tremblons au moindre bruit. Ces avions sont terribles. Nous avons tous une terrible envie de fuir, mais où ? La campagne est labourée d'obus et il faut s'en aller à pieds, forcément sans provisions.

Nous abordons la nuit avec angoisse. Nous couchons dans l'abri du pressoir où est venu nous rejoindre la famille Chesneau. Nous nous posons tout habillés sur nos lits afin d'être prêts à tout.

La nuit est relativement calme pour nous – des bombardements intenses et continus mais au loin – Caen probablement. Cependant, cela nous tient en alerte et si nous cédonc un peu à la fatigue, nous sommes vite réveillés. Les enfants dorment – Nono à côté de moi – Josette est étonnante de sang-froid et de calme. Elle a le cœur bien accroché, la mère Aveline ronfle et geint de tems en tems. Cela n'est guère facile de faire de beaux rêves !

Vendredi 16

La matinée est assez calme, mais une mauvaise nouvelle : les Allemands prévoyant que les Anglais vont revenir attaquer le pont, installent des pièces de DCA dans les jardins ouvriers, derrière l'Hôpital. La consternation règne de nouveau . Les matelas repassent en brouettes – direction Quai – quelle navette ne font-ils pas ces malheureux matelas !

La peur est sur toutes les figures. J'ai une envie folle d'aller à Dozulé, Pierre qui travaille à consolider notre abri est tout déconcerté. Nous sommes 7 – les routes ne sont pas sûres et comment se ravitailler ? A la grâce de Dieu, nous restons là.

Le Père la Clochette tape que l'état de siège est déclaré – que seuls les magasins d'alimentation resteront ouverts. Je voudrais bien vouloir fermer afin de m'occuper constamment des enfants. Je suis comme la mère poule avec ses poussins et m'affole dès que

je ne les ai plus sous mes yeux. Fortune, propriétés, rien ne compte plus si ce n'est de les sortir sains et saufs de ce cauchemar. Mais il ne faut pas s'abandonner. Dans la mesure où ce sera possible, nous continuerons notre fonction ;

4 H après-midi – les avions passent très bas, tout à coup, rafales de mitrailleuses. Ils sont descendus à moins de 50 m et mitraillent les rues pleines de monde – 2 tués et plusieurs blessés dont Mr Dodeman. Ces aviateurs sont des bandits.

Samedi 17

Nuit très calme jusqu'à 6h du matin.

6 H – très fort bombardement sur le pont de Cabourg – sans résultat naturellement. Matinée assez calme. Les avions passent, mais nous apprenons au bruit du moteur et à la hauteur où ils volent à savoir si nous sommes visés.

2 H 30 – c'est pour nous. Nous nous mettons en vitesse sous la table : c'est devenu une gymnastique que nous exécutons tous rapidement. Quatre bombes tombées sur le pont de Cabourg et les jardins. Pas de victime.

Après-midi – bonne nouvelle – les Allemands font sauter le barrage du canal – celui-ci baisse de 50cm rapidement. Parmi tant de misères, une espérance. Nous ne sommes pas tirés des bombardements mais la menace d'inondation est arrêtée. Pierre, Monsieur Chesneau et le commis se mettent en devoir de nettoyer la route devant chez nous car, l'eau en se retirant, laisse un limon qui n'embaume pas. Je pompe chez Mr Chesneau car l'eau est coupée – une fuite dans la canalisation à la suite d'un bombardement.

Tout à coup, les avions qui tournoyaient depuis un moment se mettent à piquer. Pierre fait du plat ventre au pied de la haie Chesneau, je rentre en vitesse au pressoir avec les gosses que j'avais fait rentrer un moment avant les quatre bombes – toujours sans résultat – du moins, pas de victime.

Dimanche 18

Journée très calme – beaucoup d'avions passent mais très haut – nous ne les intéressons pas. Le canal baisse toujours – les terrains inondés se vident rapidement.

La nuit est calme également.

A Cabourg, il n'en est pas de même – des tirs de marine dirigés sur les fortifications de la Divette sont aussi précis que d'habitude, et mettent bas l'Epicerie Piquet, près de l'église de Cabourg. D'autres obus tombent à la Brèche Buhot mais sans dommage.

Les gars de la défense passive étaient convoqués à 10h 30 au pont de Cabourg pour le déblayer. – les bombes tombent autour du pont ayant projeté des masses de terre sur le tablier. Beaucoup ne sont guère fiers.

Lundi – Mardi – Mercredi

Journées assez calmes – assez peu d'avions – tirs de marine toujours aussi précis. Mercredi soir, tirs de marine avec record d'imprécision – des obus tombent sur l'église, sur les halles, dans les jardins catholiques. Melle Maloizel est tuée en rentrant courir à l'abri – un Italien a les intestins perforés – on croit qu'il ne s'en tirera pas – deux autres personnes sérieusement blessées.

Jeudi 22

La matinée commence avec des tirs de marine sur Foucher de Careil. Ils sont un peu mieux réveillés et visent moins mal. Malgré tout, nous sommes défiants et restons à l'abri le plus possible.

Tout l'après-midi, les avions ont viré et mitraillé sur Périers et sur Cabourg. Les projectiles sont tombés dans les jardins et dans les champs – toujours des bestiaux tués.

La nuit a, paraît-il été assez mouvementée. Nous étions fatigués, abrutis. Nous avons dormi jusqu'à 7h 30 du matin.

Vendredi 23

Toujours des avions – des tirs de marine et les pièces allemandes de la côte. On nous dit que Cherbourg est en pleine bataille et que les Anglais sont dans les faubourgs. Un avion allemand du côté de Dozulé. Bombardement de la gare de Dozulé et mitraillage des routes.

9 H le soir – deux avions piquent sur le pont de Cabourg. Les bombes tombent à côté – les conduites d'eau sont coupées mais le pont tient toujours.

Noël Potor a un jardin dans la plaine. Les Allemands ont installé dedans une pièce de DCA. Il est bien embarrassé car, dans ce jardin, il a une cabane dans laquelle, caché dans une caisse, il a remis son poste de TSF. Ce poste lui a coûté 1950 F il y a dix ans et il n'entend pas le perdre. Il veut aller le chercher – sa femme s'y oppose, prend la brouette et va au jardin. Les Allemands lui demandent ce qu'elle veut – prendre quelques légumes. Ils ont sorti la caisse dehors et n'ont pas eu la curiosité de regarder ce qu'elle contenait. Elle veut charger la caisse sur sa brouette. Qu'y a-t-il dans cette caisse Madame ? linge pour vous ? non, pour Melle 18 ans. Ya – ya – Aussitôt ils ont attrapé la caisse et l'ont mise sur la brouette et la brave Mme Potor est repartie avec sa RSF. Dans le jardin contigu, le père Laurent a caché son fusil dans sa cabane. Les Allemands le trouvent. Ils interrogent les gars dont Potor. A qui il est le fusil ? personne ne sait. Ils le déposent contre la haie. Un nommé Rosier qui allait à l'herbe à lapins, a réussi à le fourrer dans sa poque et le rapporte au propriétaire.

Toujours vendredi – il y a quarante saucisses au-dessus de la baie de Sallenelles. On dit que des parachutistes ont été débarqués dans ce coin pour renforcer l'arrière-garde.

Samedi 24

La nuit a été mouvementée : tirs des pièces allemandes – aviation continuellement au-dessus de nos têtes. Il y a le passage des bombardiers, très impressionnant, qui ne sont pas dangereux pour nous. Par contre, nous avons les 7 ou 8 moustiques qui tournent continuellement au-dessus de nos têtes et dont le ronron nous rappelle à chaque instant que nous sommes sous les menaces de leurs bombes ou de leurs mitrailleuses.

Ce soir, Roberte Sander a réussi à faire passer de ses nouvelles. Elle est réfugiée à Epinay-sur-Odon avec son oncle et sa tante de Villers-Bocage chez qui elle était partie dès le jour du débarquement. Ils ont dû rester 6 jours à la cave. Leur maison est bien abimée – ils ont été pillés. Elle ne dit pas de quelle couleur sont les occupants.

Dimanche 25

La nuit a encore été mouvementée : beaucoup d'avions, de tirs et certainement un fort engagement dans la direction de l'Orne. Les Anglais doivent être à Sainte-Honorine-la-Chardonnerette. Ce matin, le temps est merveilleux. Les avions tournent continuellement au-dessus de nous et mitraillent de temps en temps sur la route de Dozulé.

Lundi 26

Journée à peu près semblable à celle de dimanche : forts bruits de bataille – direction Caen – deux ou trois fois par jour, tirs de marine. Il faut se rentrer car les obus tombent un peu partout : dans le Cottage ou dans les Cités, de même à Cabourg. Ces jours, il n'y a que des dégâts matériels. La nuit, nous sommes dévorés par les moustiques.

Mardi 27

Toujours la même musique. Je tiens les enfants à l'intérieur de la maison : les filles s'amuse à travailler pour une vieille poupée qu'elles ont déniché et dont le trousseau est plutôt maigre – Nono joue souvent chez les Chesneau – Michel et lui s'amuse tous les deux. Quand il y a une alerte, ils se fourrent sous un matelas. Malgré tout, le manque d'air les fait pâlir un peu.

On nous dit que Cherbourg est pris, d'autres prétendent qu'il y a encore un peu de résistance. On se bat toujours autour de Caen.

Mercredi 28

Pour nous, toujours le même refrain : avions, tirs, bruits de bataille. Cette fois, Cherbourg est pris. Nous avons vu Paris-soir du 27 qui l'avoue. Il court des bruits que nous allons évacuer mais personne ne s'en frappe car nous ne savons pas où, et tous les gens qui reviennent de la campagne nous disent qu'on n'y est pas mieux qu'ici. Herbin fait donner de ses nouvelles par deux jeunes gens qui se sont réfugiés dans leur coin et qui sont venus voir leurs parents à Cabourg. Leur maison a été bombardée et ils ont dû se réfugier à Boulon. Visite de Marius Robert – il est maintenant à Rusmenil.

Jeudi – Vendredi

Toujours la même cadence.

Nuit de vendredi à samedi : bombardement du pont de Cabourg. Les bombes tombent à l'entrée du pont – circulation arrêtée pendant quelques heures dans la nuit. Des Allemands qui montaient sont arrêtés et restent dans la rue de Lisieux jusqu'à ce que la route soit déblayée.

Samedi 1^{er} Juillet

Herbin arrive de Boulon – il nous dit qu'il y a une forte concentration de troupe dans cette région. Il a, soit disant été bombardé et a tout perdu. Il nous dit aussi que Solange a voulu se jeter dans une mare. Dans tout cela, il y a un peu de vérité et pas mal de bluff.

Après-midi 4 H – la régie est là pour faire l'inventaire. Gros bombardement de marine soudain et brutal – des obus tombent dans notre coin – un enfant de 11 ans, le petit Grabowski qui jouait au loup et était perché dans un arbre du stade est tué.

Nuit mouvementée : gros bombardements région Caen et Ouistreham

Nous sommes dévorés par les moustiques – impossible de dormir. Nono a un genou qui s'est envenimé à la suite d'une piqûre de moustique.

Dimanche 2

Nono souffre beaucoup – il a un gros clou au genou. Je fais venir Melle Blavette qui lui crève.

Arrestation de Mr et Mme Bimont, chefs du Centre de Jeunesse des garçons. Ils cachait chez eux 5 parachutistes et ont été dénoncés. La Gestapo avait également arrêté Mr et Mme Fleury, sinistrés, qui habitaient chez eux, le Vicaire qui était venu aux renseignements et Besselièvre qui se trouvait là aussi. A part le Chef et sa femme, les autres ont été relâchés.

Dans l'après-midi, nous apprenons la mort d'Angelliaume tué dans sa maison entre Méry-Corbon et le Lion d'Or. La nouvelle est rapportée par un fils Piel qu'il employait à évacuer son magasin de Dives. Un homme masqué a dû tirer sur lui – il était très gravement blessé mais sa mort n'est pas confirmée. Nuit très calme.

Lundi 3

Le matin, il pleut, le ciel est bas. Nous n'entendons ni avion ni canon. Cela repose un peu les nerfs.

Reçu nouvelles de Joseph évacué de Ste Marguerite des Loges et de ma tante Maria qui nous dit que leur ravitaillement est angoissant.

Fin du journal de Fernande Aveline (41 ans) à Dives-sur-mer

Suite de Pierre Aveline (47 ans) en évacuation à St-Léger-du-Bosc

Vendredi 18 Août

Vers 10 heures du matin, 3 pièces allemandes tirent près de nous – ce qui nous inquiète car la riposte doit logiquement suivre.

Le solivage du plafond de la pièce où nous couchons m'apparaît bien précaire. Aussi, je reprends l'étude d'un abri. Le peu de planches dont je peux disposer et aussi de traverses dépassant un mètre de long, les sources sont une grande gêne. Enfin, je découvre qu'un fossé à vingt mètres de la maison peut être approfondi et donner un abri acceptable. Il faut faire vite. L'après-midi, je dégage les ronces, orties, saletés : chaussures, ressorts ... qui encombrant ce coin de terre.

Samedi 19 Août

Les pièces allemandes tirent une bordée de temps à autre, toujours sans réplique.

J'embauche le père Jeanne qui terrasse le fossé. Nous débouchons une deuxième sortie sur le fossé de l'autre côté du « beau rang » qui se trouve heureusement plus profond. Ceci permettra une hauteur de 1m 40 suite récurve sans risque d'inondation par suite d'orage. Nous coupons seulement à 0m 60 de largeur.

Au soir, les Anglais répliquent. La pluie survient par ondées. La terre est très caillouteuse et nous avons bien du mal à achever la terrasse pour le soir.

Le matin, tous les quarts d'heure, les Anglais ont arrosé d'obus les pièces près de l'église de St-Léger. Doublet qui a une vache de tuée est arrivé chez Vage avec tout son monde (familles

Cardelec, Desloges). Marcellin nous dit le lendemain qu'ils ont passé la nuit à, quarante deux dans la carrière.

D'autre part, les Allemands réquisitionnent tous les chevaux et voitures possibles pour battre en retraite avec leur matériel. Après du cafouillage dans les ordres, Marius part pour 2 jours, à 1à heures du soir, avec Marinette et la charrette. Marcellin lui dit que la jument ayant été réformée, il devrait refuser ou, en tous cas, ne pas partir. Lui-même se ramène furieux vers 9 heures car ils voulaient prendre sa jument poulinière. Il leur a déclaré qu'il la tuerait plutôt sur place – qu'ils le faisaient ch... et qu'ils ne l'auraient pas. Sa fermeté a eu finalement raison !

Dimanche 20 Août

A cinq heures, réveil en fanfare, c'est-à-dire que les Allemands ayant tiré toute la nuit, les Anglais ripostent violemment et malheureusement trop court. Nous nous habillons en hâte et nous couchons sous les matelas. Puis, nous nous dépêchons de courir à l'abri. Pour ce faire, nous essayons quelques rafales en nous cachant sous un demi-tablier du pressoir. L'abri à peine terminé, nous sommes surpris par une rafale très violente. Je m'y trouve seul avec René, le reste du monde à la maison, quand nous sommes surpris de voir pénétrer trois Allemands avec casques et fusils. Ils sont essoufflés d'avoir couru et nous disent rejoindre Danestal – les gimmies sont à Putot – un de leurs camarades couché plus loin dans le fossé, est blessé au bras.

En fin d'alerte, nous retrouvons Marcellin dans la maison. Il était venu aux nouvelles et s'est trouvé sous la mitraille. Il fait le beau mais, sa main tremble.

Nous faisons une répétition générale d'entrée à l'abri. Par la suite, malgré l'inconfort, les côtes environnantes étant presque constamment pilonnées, nous décidons de rester à l'abri. Sous le danger, la famille Jeanne s'y loge également. Par contre, Maman n'y vient que peu de temps et s'entête à garder la maison. La mère André voulait faire de même mais la peur nous la ramène en plusieurs fois. Nous mangeons sur le pouce avec la vision du bombardement de Grangues et Angerville. Nous sommes surpris de ne voir que peu ou pas d'avions. Des voitures ou des charrettes montent le Mont Ménard où passent sur la grand'route en bas. De temps à autre, nous entendons les Allemands parler fort. Il y a paraît-il un poste de commandement chez Perrie.

Les pièces de la Cour Prieur ne sont pas détruites car, malheureusement mais très rarement, elles tirent encore. Le quartier de l'église doit encore recevoir – nous entendons les rafales.

L'après-midi, en plusieurs fois, nous sursautons au bruit de coups plus forts et plus roulés. Nous nous demandons s'il ne s'agit pas de chars ou de canons anti-chars. La bataille décroît d'intensité mais, depuis mardi, j'ai remarqué que les canons allemands tiraient sur la côte du Château de Brucourt.